

N° 16

Mai - Juin 2016

**LES
CARRIS**

*Le journal
qui hurle :
« Lisez
moi »*



Bonnes vacances et à l'année prochaine

La dernière livraison de l'année du journal du lycée est arrivée. Comme vous l'avez sûrement remarqué elle arrive avec un peu de retard sur le calendrier prévu. Difficile de concilier les études et la rédaction d'articles dans le temps voulu. Il est quand même là, le N° 16, qui clôt la quatrième année d'existence du journal.

Nous espérons bien continuer l'année prochaine. L'objectif est de réaliser, comme les années précédentes, 4 numéros papiers et de donner une autre dimension au blog du journal pour lequel le nombre de visiteurs a augmenté au cours de l'année.

Une partie de nos rédacteur(trice)s, après l'obtention du diplôme du baccalauréat (normalement !), va nous quitter.

Comme toutes les fins d'années nous renouvelons nos invitations pour la participation à la rédaction du journal, celle-ci est ouverte à tous les élèves du lycée. Si vous êtes intéressés, il vous suffit d'envoyer un petit message à l'adresse : **journal.lescris@gmail.com**. Toutes les propositions sont bonnes à prendre.

L'année scolaire se termine en fanfare au lycée ou plutôt en concert et en musique avec le bal du lycée pour les Terminales, le concert du samedi 14 mai organisé par des élèves aux Angles et la semaine des Arts du 23 au 27 mai. Des événements qui donnent une vie culturelle à l'établissement et procurent d'inoubliables moments de partage et de joie.

La rédaction

Sommaire du n° 16 :

L'INTERVIEW DU MOIS :

Les Cris ont rencontré Anissa, jeune palestinienne de Taybeh. Elle nous livre son témoignage sur la vie en Cisjordanie. (p.3)

LE MONDE D'AUJOURD'HUI :

L'inquiétant phénomène de la disparition des espèces à l'échelle de la planète (p.4)

LE MONDE D'AILLEURS :

La vie extra-terrestre existe-t-elle ? (p.5)

LA VIE DU LYCEE :

La belle soirée de solidarité et d'espoir organisée au profit de l'association sud-africaine Ikhaya Lethemba par des élèves du lycée. (p.6)

LA VIE DU LYCEE :

Des élèves du lycée au congrès de Lyon dans le cadre de « Maths En Jeans ». (p.7)

LE CAFE DES ARTISTES :

Les Cris ont rencontré Evan, un ancien élève du lycée, auteur d'un livre à 19 ans (p.8-9)

EN SAVOIR PLUS SUR :

La schizophrénie pour comprendre et aider (p. 10)

CARNET DE VOYAGE :

Istanbul, c'est Byzance et Constantinople ! (p. 11)

QUARTIER LIBRE : Un article sur la triste situation situation des femmes battues (p.12).

A la rencontre d'Anissa, Palestinienne de Cisjordanie : « Tous les jours, tu sors de ta maison et tu ne sais si tu vas revenir »

La Palestine est une région du monde pas très bien définie et localisée, située au Proche-Orient, dont on en entend très peu parler si ce n'est par l'intermédiaire du conflit israélo-palestinien. Cependant, elle reste une très belle région avec un peuple ayant une culture spécifique. Nous avons la chance de connaître une jeune palestinienne qui a accepté de nous donner son témoignage, mais par souci de sécurité, son identité restera sous anonymat, nous l'appellerons donc Anissa.

Les Cris : Est-ce que tu peux te présenter un peu : ton âge, ce que tu fais dans la vie, où tu habites en Palestine, comment as-tu appris le français...

A : « Je m'appelle Anissa, je suis née à Jérusalem (Al Quds) et j'ai 20 ans. J'habite à Taybeh en Cisjordanie, à 12 kilomètres de Ramallah. J'ai appris la langue française à l'École secondaire latine de Taybeh avec l'enseignement de sœurs (religieuses) françaises. Je suis étudiante en 3ème année de licence de droit à l'université de Bir Zeit (Cisjordanie), je viens en France pour un semestre d'échange universitaire ».

LC : A ce propos, est-il difficile pour une Palestinienne de voyager ?

A : « Après la création de l'Autorité Palestinienne (AP) en 1994, les habitants de Cisjordanie et de Gaza se sont vus accorder des passeports, mais pour voyager je dois passer par Amman en Jordanie parce que j'habite en Cisjordanie. C'est la seule possibilité pour nous de quitter la Palestine ».

LC : D'ailleurs, en Palestine, te sens-tu en insécurité ?

A : « En Palestine, la situation n'est pas stable. Chaque jour il y a des affrontements entre les Palestiniens et l'armée israélienne et les colons. Depuis octobre, il y a eu plus de 210 « martyrs »* dont 48 enfants et 18 filles et 13 000 blessés et il y a plus de 5000 prisonniers dont plus de 1900 sont des enfants. « L'occupation »** , c'est-à-dire la présence de l'armée israélienne en Cisjordanie, envoie du gaz lacrymogène et tire avec des balles réelles sur les manifestants même sur les journalistes et les secouristes. L'armée israélienne est entrée dans plusieurs universités comme l'université d'Al Quds (Jérusalem) et les militaires ont jeté des bombes de gaz. Pour les étudiants et les personnes qui travaillent dans les villes, se déplacer sur les routes est difficile parce qu'il y a beaucoup de contrôles, des check-points tenus par l'armée israélienne. La vie sous l'occupation c'est comme une prison à ciel ouvert. Dans la plupart des familles palestiniennes, il y a des « martyrs », des blessés, des prisonniers ».

LC : Toi-même as-tu des amis victimes de persécution ?

A : « Etre palestinien ça veut dire que tes mouvements, tes pensées, tes actions, tes paroles, ta vie sont contraintes. Les Palestiniens (musulmans et chrétiens) ne peuvent pas entrer et aller prier à Jérusalem par exemple.

LC : Et comment cela se passe-t-il avec les Palestiniens « musulmans » ?

Les chrétiens (Palestiniens) vivent ensemble avec les musulmans (Palestiniens), nous avons la même culture et nous affrontons le même destin ».

LC : Et donc, qu'est-ce qui est le plus difficile dans le fait d'être Palestinien(ne) ?

A : « Le fait de sentir que votre vie n'est pas chère, que la vie humaine n'a pas de valeur, lorsque tous les jours tu sors de ta maison et tu ne sais si tu vas revenir. Tu dois saluer ta famille peut-être parce que tu vas être le prochain « martyr » ».

LC : Nous comprenons que tu es confrontée à une violence quotidienne mais as-tu des amis/connaissances israéliens (de confession juive****) ou la « frontière » entre Palestiniens et Israéliens est trop marquée ?

« Non, je n'ai pas d'amis israéliens, c'est impossible pour moi. Notre problème n'est pas avec les juifs en général mais avec les sionistes***** en particulier. Il y a des Palestiniens juifs (les Samaritains) par exemple à Nablus (Naplouse) qui vivent avec les autres Palestiniens. Le problème est avec les « juifs » qui ont l'idéologie sioniste. Par contre, je suis chrétienne mais la plupart de mes amis sont des musulmans ».

Nous tenons particulièrement à remercier Anissa pour ce témoignage, qui, on l'espère, vous aura donné un aperçu sur la situation de la Palestine. Nous pouvons constater que le conflit « israélo-palestinien » ne provient ni de la différence d'origine entre les peuples et encore moins de leur croyance religieuse, mais la source du conflit est plus profonde, plus trouble, plus complexe que ce qu'elle est souvent présentée ou comprise.

Célia P. pour Les Cris

*Elle appelle « martyrs » les Palestiniens tués lors des affrontements avec l'armée israélienne
 ** L'armée israélienne occupe la Cisjordanie depuis 1967
 **** Environ 20% de la population israélienne est palestinienne
 ***** Les sionistes sont les partisans de la colonisation de la Palestine

Pour lire d'anciens articles ou des inédits sur le blog du journal :

les.cris.overblog.com

La disparition des espèces animales à l'échelle mondiale, un phénomène inquiétant

Sans les animaux, que feront les humains ? Car les humains ne peuvent survivre si dans l'équation ne se tiennent pas les animaux aussi. A votre avis, que se passerait-il si toutes les espèces animales disparaissaient ? Des toutes petites, microscopiques, aux plus grandes.

La 6ème extinction de masse dans l'histoire de la Terre

Tout le monde connaît le circuit de l'abeille qui joue un rôle essentiel pour la survie des végétaux et donc des animaux puisque les herbivores mangent des plantes puis sont elles-mêmes la proie des prédateurs avec tout au bout de la chaîne alimentaire les humains. En effet, ce sont quelques 20 000 végétaux dont 40 % des plantes cultivées comme les fruits et les légumes qui ne vivent que s'ils sont pollinisés par les abeilles.

Or, depuis plus de 10 ans, les abeilles sont de plus en plus tuées dans le monde entier. Les chiffres sont plutôt alarmants et pourtant il n'y a pas réellement d'actions qui sont mises en œuvre pour stopper cela.

Depuis seulement le 1^{er} janvier 2016, [des décomptes](#) montrent que plusieurs milliers d'espèces animales ou végétales ont déjà disparu et cela ne fait qu'augmenter puisque, selon les experts, près d'un quart des espèces animales et végétales pourraient disparaître d'ici le milieu du siècle en raison des activités humaines.

De plus, nous savons qu'en moins d'un siècle près de 40 % des espèces terrestres ont déjà disparues. D'après les scientifiques, cela pourrait devenir la 6ème extinction de masse dans l'histoire de la Terre.

Un grand nombre d'espèces animales et végétales menacées de disparition

Le braconnage et le commerce illégal d'espèces animales contribuent à la disparition des espèces. Les chiffres du commerce illégal d'espèces sauvages sont estimés à environ 10 milliards de dollars par an mais ces « produits » seraient plus exportés vers les pays d'Asie notamment la Chine pour sa « médecine chinoise traditionnelle ».

Les humains ne se rendent pas bien compte que les conséquences sont assez importantes et pourraient leur coûter très cher. Trop cher. Car il ne faut pas oublier que les animaux sont avant tout la nature et font partie du cycle de la biodiversité. Le réchauffement climatique ne fait qu'accélérer leur disparition.

La France n'est peut-être pas au premier rang selon l'UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) pour les pays hébergeant le plus grand nombre d'espèces animales et végétales menacées au niveau mondial mais elle se situe quand même au 8ème rang, ce qui n'est pas terrible. Selon l'UICN, plus de 17000 espèces sont menacées d'extinctions dans le monde sur les 48000 espèces répertoriées, ce qui représente 21 % des mammifères, 30 % des amphibiens, 12 % des oiseaux, 28 % des reptiles, 37 % des poissons d'eau douce et environ 70 % des plantes sont menacés d'extinction dans le monde.

Des espèces qui disparaissent plus vite que ce qu'elles sont découvertes

Néanmoins, ce qui peut rendre un minimum optimiste c'est que de nouvelles espèces sont découvertes chaque année. Environ 16000 espèces sont découvertes par les scientifiques, ce qui représente à peu près 2 nouvelles espèces classées chaque heure. Mais ce n'est pas très encourageant lorsque l'on voit qu'une espèce animale ou plante disparaît toutes les 20 minutes soit 26280 espèces par an. Il disparaît donc plus vite une espèce que l'on en découvre une nouvelle.

Alors quelles sont les solutions proposées ? Mondialement il est demandé aux pays de moins polluer. Après, selon les scientifiques, il serait bon de maîtriser la croissance démographique et de diminuer la surconsommation des ressources naturelles pour freiner le réchauffement climatique. Il faudrait aussi réduire la déforestation, notamment celle de l'Amazonie (« poumon de la planète ») ou celle de la forêt congolaise, et il faudrait arrêter le braconnage et les trafics illégaux d'animaux.

Cela fait beaucoup de « il faudrait » évidemment mais c'est à y réfléchir sérieusement pour les animaux dont les humains font partie intégrante.

Juliette B.

Pour lire d'anciens articles ou des inédits sur le blog du journal :

les.cris.overblog.com

La vie dans l'univers ?

Depuis l'Antiquité déjà, les sociétés se sont intéressées à la vie extra-terrestre. Que ce soient des aliens atteignant un niveau d'intelligence supérieur au nôtre, jusqu'aux simples bactéries, nous nous sommes toujours demandés s'il était possible qu'une forme de vie se soit développée autre part que sur la terre. Nous pensons désormais connaître les conditions idéales pour que la vie apparaisse, mais l'univers réserve encore bien des mystères non élucidés, qui font l'objet de toute l'attention des scientifiques. Alors, possible, envisageable, probable, la vie extra-terrestre ?

De l'émergence de la vie

Tout d'abord, notre bonne vieille planète bleue n'est pas la seule dans l'univers. Oui, c'est évident, mais ce que l'on sait moins, c'est que, seulement dans la Voie Lactée, l'on ne trouve pas moins de 200 milliards d'exoplanètes. Bien sûr, plusieurs à l'image de Neptune ou d'Uranus sont des planètes gazeuses ; d'autres, bien que telluriques, ont une masse ou une atmosphère inappropriée pour l'apparition de la vie.

En réalité, il faut que trois conditions bien précises soient réunies pour espérer d'une terre qu'elle abrite la vie : une bonne planète, donc tellurique avec une atmosphère ; une bonne étoile, qui ne soit pas trop variable mais pas trop grosse non plus ; et enfin, une bonne distance étoile/planète, pour que la température à la surface de celle-ci soit idéale, ni trop chaude ni trop froide.

Une zone d'habitabilité, définie depuis 1960 déjà, fixe les critères pour qu'une « planète rocheuse reçoive pile assez de lumière de son étoile pour maintenir de l'eau liquide à sa surface », nous explique François Forget, spécialiste des climats planétaires à l'Institut Pierre-Simon Laplace à Paris. L'homme n'en est donc pas à son premier test, mais l'aventure ne fait que commencer.

Super-planètes ?

Longtemps, les scientifiques ont douté de l'existence même d'un autre système solaire comparable au nôtre, d'une « autre Terre ». Maintenant, selon la communauté scientifique, on peut dès aujourd'hui affirmer que notre "anneau" contiendrait près de 5 milliards de joyaux tels qu'ils les décrivent : des terres plus vivables que la nôtre, appelées « super-terres » ou planètes super-habitables. Celles-ci graviteraient autour d'une étoile plus petite que le soleil, une « naine orange » ; leur masse serait deux à trois fois plus importante que celle de la Terre, et la distance les séparant serait plus petite.

Pourquoi tous ces facteurs ? C'est simple : selon René Heller et John Armstrong, astrophysiciens respectivement canadien et américain, le critère essentiel pour que la vie apparaisse et se développe est le temps. Une naine orange vit plus longtemps qu'une étoile comme notre soleil ; une plus grande planète conserve la chaleur idéale pour que de l'eau liquide soit présente.

La masse importante de la super-terre nivelle le paysage, les zones hostiles se raréfient et la vie pourrait ainsi se développer partout, plus longtemps.

Un peu d'histoire

À partir du 17^{ème} siècle et l'apparition des premiers télescopes, les hommes ont tenté d'observer les astres dans l'espoir d'y déceler une forme de vie. Mais au 19^{ème} siècle, ils ont découvert que la plupart des lieux dans l'espace étaient inadaptés, à commencer par la lune, Mars, Vénus et les autres planètes du système solaire.

Depuis des dizaines d'années, dans le système solaire, l'homme a envoyé de nombreux robots, sondes et orbiteurs autour de Mars par exemple ; les déductions qui ont accompagné ces opérations sont l'existence probable d'eau il y a de nombreuses années et, plus encore, la possibilité que cette planète ait pu abriter la vie.

Aujourd'hui, les astronomes conservent donc un petit espoir concernant la vie dans le système solaire, également sur le satellite de Jupiter, Europe. En effet, sous sa surface de glace, cette lune pourrait bien cacher un gigantesque océan qui abriterait potentiellement la vie. Mais désormais, les scientifiques se concentrent surtout sur des mondes lointains, hors de notre système solaire et à plusieurs dizaines d'années-lumière.

Même si l'accessibilité de ces mondes reste quasi-impossible de nos jours, des télescopes très perfectionnés peuvent analyser la lumière des planètes par spectrographie ; cela permet de connaître les caractéristiques de ces exoplanètes. Ainsi, on pourrait être capable de détecter la présence de plantes grâce à la photosynthèse par exemple. Mais si l'on suppose qu'il y ait une vie évoluée dans le cosmos avec un type d'intelligence comparable au nôtre, selon l'astrochimiste du CNRS L. Le Sergeant D'Hendecourt, détecter une conscience extra-terrestre serait totalement hors de notre portée.

Que penser de tout cela ?

Les petits hommes verts débarquant dans leur vaisseau ultra-perfectionné ne sont, malheureusement (ou heureusement car tout est subjectif), sûrement pas près de voir le jour. Mais l'espoir de rencontrer la vie, un jour, au détour d'un chemin de plusieurs dizaines, voire centaines d'années, reste doucement envisageable.

Avant de se préoccuper de mondes inaccessibles, reste à commencer par préserver le bijou qui nous a été confié et que nous avons si bien sû asphyxier. La planète bleue a encore besoin de nous pour préserver son éclat scintillant vu de l'espace ; petit point dans l'infini et pourtant notre seule maison pendant des millénaires, à laquelle a été offerte la vie.

Laetitia K.

Belle soirée de solidarité et d'espoir

Le samedi 14 Mai dernier, les élèves du lycée Jean Vilar ont tenu au Forum des Angles leur grand concert au profit de l'association *Ikhaya Lethemba* (Maison de l'Espoir); une association d'aide aux enfants défavorisés des townships de la banlieue du Cap, en Afrique du Sud (voir : [The beautiful side of South Africa, Les Cris n°15, janvier-février 2016](#)).

Près de 400 personnes se sont déplacées pour écouter une trentaine de morceaux choisis avec soin et passion : de Prince aux Pink Floyd, en passant par David Bowie, Michael Jackson, Ben Mazué ou Nirvana. Une trentaine de danseurs, musiciens et chanteurs talentueux se sont succédés sur scène, et presque autant de volontaires étaient présents pour assurer le bon déroulement de la soirée, qui fut riche en émotions, en rires et en partage !

Grâce à cette motivation et à leur investissement, les élèves ont réussi à recueillir près de 3500€ de recettes, qui seront envoyées à l'association humanitaire. *Ikhaya Lethemba* assure la scolarisation et le suivi de ces enfants très pauvres, parfois malades ou victimes de violences. Sa représentante, Nicolette Lotter, s'est dite extrêmement émue et honorée de cette initiative lycéenne. C'est une première depuis la création de l'association ! Les élèves espèrent vivement pouvoir unir leurs talents à nouveau autour d'un si beau projet commun !

Léna R.



Les MC's de la soirée Léna et Vivien présentent le plan.



Samuel, l'ancien de Jean Vilar participe aux fondations.



Les danseuses montent les murs et décoorent l'intérieur.



Aurélien, en plein solo de guitare, ajoute une autre pierre dans le mur.



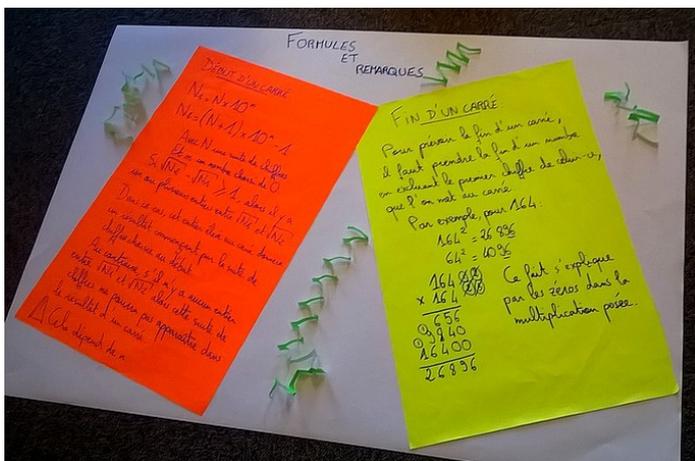
Mia, sur une ligne de basse, couvre de sa voix la « Maison de l'espoir », Ikhaya Lethemba.

Maths En Jeans, des mathématiques pour le plaisir !

Qu'est-ce que « Maths En Jeans » ?

Math En Jeans est l'acronyme de : Méthode d'Apprentissage des Théories mathématiques en Jumelant des Etablissements pour une Approche Nouvelle du Savoir. C'est un projet qui a mené les participants, des élèves de Secondes du lycée (Maths En Jeans est proposé comme un atelier d'AP), au congrès de Lyon, le 31 mars et 1er avril dernier.

Avec une base de sujets, les six groupes différents ont défini leur thème qu'ils ont étudié durant 8 mois. En effet, chaque groupe se retrouvait une fois par semaine (minimum) pour travailler ensemble. De plus, au cours de cette petite année, les jeunes ont rencontré trois fois les deux chercheurs, Philippe Bolle et Marc Arcostanzo, qui leur ont proposé les sujets afin de faire le point et de débattre. Ils ont également été encadrés par les professeurs de mathématiques de notre lycée (un grand merci à eux), la responsable des ateliers étant Mme Benhamou.



Quel est le but ?

Vous vous demandez sûrement mais pourquoi font-ils cela ? C'est vrai, pour réussir à se prendre la tête durant un an sur un sujet relativement complexe, il faut avoir une raison. Et la réponse est simple (ou peut-être pas... à vous de voir !) : c'est pour le plaisir. En effet, cela leur permet une meilleure approche des sciences, voire même juste une initiation aux mathématiques pour certains et ce de façon ludique.



Ainsi, ils apprennent à chercher, à tourner en rond, à explorer toutes les pistes avant de trouver CELLE qui va marcher. Et quel bonheur d'arriver à trouver la solution ! Aussi, Maths en jeans leur a permis de travailler en équipe, de nouer des liens/des relations avec d'autres personnes (et oui, faire des mathématiques, ça rapproche) et surtout, d'en apprendre plus sur un sujet et ainsi accroître sa curiosité.

Quels étaient leurs sujets ?

Cette année, il y avait 6 groupes donc 6 sujets (tous très intéressants !) :

- Une stratégie pour un jeu de cartes
- Début et fin d'un carré parfait
- Un problème du plus court chemin
- Trouver l'intrus
- Courir sous la pluie
- Relier à moindre coût

Que dire de plus ?

Et bien, pas grand-chose si ce n'est que Maths en Jeans est un projet qui a été mené jusqu'au bout car nos lycéens ont été sérieux et volontaires, et on peut les féliciter ! Nous n'avons plus qu'à espérer que nos professeurs renouvelleront cette méthode pour les années à venir. Et n'oubliez pas que les mathématiques forment une discipline qui se situe au cœur de nos vies donc : « Ne subissez pas les maths, vivez-les ».

Célia P.



A la recherche de la nostalgie perdue : rencontre avec Evan

Evan Grégoire-Izard, ancien élève du lycée Jean Vilar, livre une interview au journal *Les Cris* à l'occasion de la sortie de son premier livre « [Récits nosthélgiques. Pour une géographie intérieure](#) »* (Edilivre, 2016).

Il compose une « géographie intérieure » à travers les représentations et les perceptions des espaces familiers pour dresser une carte littéraire des émotions et des sentiments. Profond et sensible. Un livre à découvrir et à méditer.

Les Cris : Peux-tu te présenter en quelques mots ?

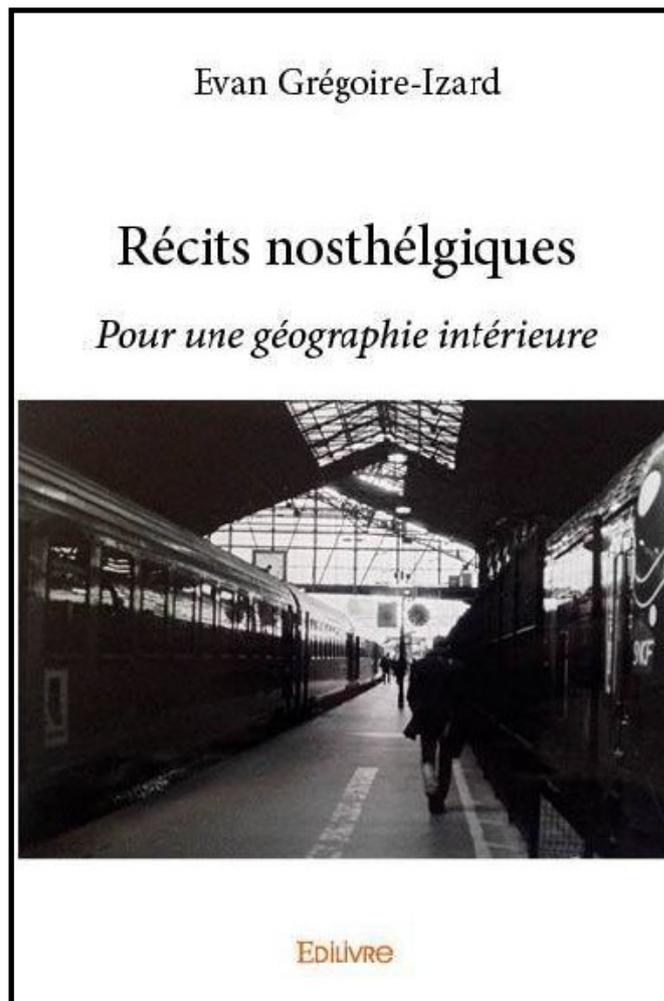
« Je m'appelle Evan Grégoire-Izard, je suis un ancien élève du lycée Jean Vilar. » On croirait presque qu'on commence un entretien d'embauche... J'espère que ce sera plus divertissant, en tous les cas. Mais en même temps, je crois que c'est là l'essentiel, puisque ce sont mes années de lycée à Villeneuve qui légitiment aussi le fait que je fasse l'objet de cet article, dans un journal que j'ai toujours affectionné, et dans lequel j'ai moi aussi écrit quelques textes ; le bon vieux temps ! » (comme [Les derniers jours d'Hosny Moubarak à la tête de l'Égypte](#), [La révolution de jasmin](#), [A la table de Montaigne](#) et d'autres articles).

LC : Comment t'est venue l'idée d'écrire ce livre ?

« Formellement, c'est le cadre posé par mon atelier d'écriture à Sciences Pô qui m'a contraint à consacrer un temps quotidien à l'écriture de ce que je ressentais. De façon plus intime, c'est l'expérience du deuil de ceux que l'on aime, ma grand-mère, un ami, qui m'a marqué. La mort est le manque le plus complet, le manque le plus radical, à la fois dans son intensité et dans sa durée. Et si on reprend une idée qui émaille le discours philosophique de Platon à Schopenhauer, l'amour, c'est le désir, le désir c'est le manque.

En ce sens, paradoxalement, je n'ai jamais autant aimé que lorsque ces deux êtres m'ont quitté. Cela, j'avais besoin de l'exprimer. La genèse de ce livre s'inscrit donc dans un contexte chargé, douloureux, mais précisément j'ai tenté à ma manière de faire de ces drames la condition de possibilité d'une réflexion qui m'amène à appréhender le souvenir et les moments passés de façon heureuse.

Je n'aime pas trop faire des références trop pléthoriques, mais, s'il y a une image qui résume parfaitement cette dernière idée, je la dois à la lecture de Thich Nath Hanh : c'est dans la boue que s'épanouit le lotus. Il faut essayer du mieux que l'on peut de ne pas avoir un jugement négatif sur la souffrance, elle qui féconde par contraste la joie. »



LC : Peux-tu nous expliquer le titre de ce livre « Récits nosthélgiques ».

« C'est une question que l'on me pose souvent, à raison, évidemment, puisqu'elle est centrale. D'abord, ça n'aura échappé à personne, le mot ressemble étrangement à nostalgie. Alors pourquoi en utiliser un autre ? C'est que la nostalgie signifie étymologiquement le voyage (ou le retour) douloureux ; on a tous déjà éprouvé cette sensation amère : lorsqu'on se replonge dans des souvenirs, de l'enfance par exemple, au moment où on prend plaisir à se remémorer, on souffre de savoir que ces bons moments sont terminés ; on souffre à l'idée qu'on ne mangera plus de caramels avec sa grand-mère près de la cheminée, qu'on ne nous lira plus d'histoires pour s'endormir...

Alors, pas le choix ! Il fallait inventer un autre mot, pour dire qu'on peut, aussi, simplement éprouver du bonheur dans le souvenir, sans qu'il soit contaminé par la tristesse. On peut penser à une personne que l'on a aimé, et qui n'est plus ; on peut penser à tout ce que l'on a partagé avec elle ; mais au lieu d'en souffrir, on choisit, dans la joie, de s'en souvenir. On peut, comme sur la photo, faire face à l'avenir, tout en regardant sereinement derrière, tout en n'oubliant pas l'hier. La « nosthélgie », c'est le voyage qui charme et apaise. Cessons un peu d'être nostalgiques, et soyons enfin pleinement nosthélgiques ! »

LC : As-tu d'autres projets d'écriture (dans un avenir plus ou moins proche) ?

« J'aimerais arriver à écrire un peu quand j'effectuerai, l'année prochaine, mon année Erasmus au Trinity College, en Irlande. Je suis intimement convaincu qu'il y a une correspondance entre les états d'âme de l'auteur et le lieu dans lequel il habite. On habite un lieu, qui informe à son tour notre imaginaire. C'est un peu ma vision romantique d'une Nature qui se fait l'écho des passions humaines, et qui façonne celui qui sait l'écouter. »

Pour tout dire, je pense à mes grands-parents, qui sont de Châteauneuf-du-Pape : je crois qu'au travers d'eux je suis attaché aux terres viticoles, par exemple, celles qui peuplent les paysages de l'univers d'un auteur fantastique comme Giono. Le Sud, c'est mon « *beau lac natal* » dont je garde l'éternel souvenir. Il me suit jusque dans le regard que je porte sur une ville tentaculaire comme Paris. J'aimerais arriver à le mettre davantage en valeur dans ce que j'écris, en lui dédiant peut-être tout un livre. »

LC : Cela fait maintenant deux ans que tu n'es plus au lycée, quel(s) souvenir gardes-tu de tes « années lycée » à Jean Vilar ?

« Repenser aux années lycée, c'est une sensation très étrange. C'est une des périodes les plus formatrices de ma vie, où j'ai fait des rencontres déterminantes. A la fois sur le plan amical, bien sûr. Mais aussi sur le plan professoral, avec des enseignants qui m'ont donné le goût des belles choses ; je pense à Mme Combey qui m'a transmis la passion des lettres ; et à Mme Vargoz, qui m'a montré la voie de la philosophie. Quand on comprend à quel point ils se consacrent à leur mission, on ne peut qu'être à l'écoute de ce que les professeurs ont à nous dire. »

On n'est pas toujours, évidemment, d'accord avec les positions défendues par certains enseignants. Mais on doit leur être reconnaissant de nous avoir donné, nous, élèves, l'appareil critique qui peut servir, aussi, à contester leurs prises de position. C'est peut-être un vœu pieu, mais je crois sincèrement que l'école réalise encore ce vieil idéal d'autonomie porté par les Lumières : amener un élève à récuser les affirmations de son professeur, qui lui a transmis les outils de la critique, c'est fabuleux.

LC : Peux-tu nous parler de ce que tu fais depuis que tu as quitté le lycée, ce que tu aimerais faire par la suite, cela peut être très instructif pour de nombreux lycéens qui se questionnent sans cesse sur leur poursuite d'études ?

« Le maître mot c'est de ne pas s'auto-censurer. On peut facilement être dérouté par la multitude de choix qui s'offrent à nous quand on est lycéen. La liberté a quelque chose d'angoissant. Mais en même temps, c'est extraordinaire : en trois ans, la période du lycée, on peut décider de ce que l'on va devenir. »

Evidemment, cela engage de plus ou moins gros sacrifices : parfois il faut accepter de travailler le week-end, pendant que d'autres s'amusent... Mais à cet instant où l'on doute de son choix, il faut poser le dilemme en ces termes : le divertissement actuel vaut-il que j'y sacrifie toute ma vie future ? Et là, la question ne se pose plus : on se donne à fond dans la voie qui nous séduit le plus ; qu'il soit sportif, académique, artistique, chaque parcours mérite que l'on s'y consacre pleinement pour ne jamais avoir de regrets.

A ma façon, je m'y emploie du mieux que je peux. J'allie ma passion, l'étude de la philosophie, à la raison, un cursus composé de matières « classiques » comme l'économie, le droit, l'histoire etc. Les doubles cursus, en humanités littéraires et scientifiques, avec Sciences po et les universités parisiennes, sont un véritable atout. C'est au croisement des disciplines que l'on peut davantage saisir le réel, le comprendre, et agir pour le transformer.

J'avais longuement hésité avec la prépa, mais finalement, la perspective de passer de nouveaux concours ne m'a vraiment pas séduit. Sciences po offre par ailleurs des possibilités uniques : c'est une université d'excellence pour devenir avocat, magistrat, commissaire de police, haut fonctionnaire, diplomate, économiste, chercheur (en histoire, notamment), et j'en passe.

On peut de surcroît faire le choix de se consacrer à l'étude de disciplines traditionnelles, comme le droit, ou plus récentes, comme la science politique, ou la sociologie ; avec souvent un regard différent porté sur le champ disciplinaire : j'ai par exemple un cours sur « *la science politique au défi du genre* » avec Réjane Sénac.

La question pour moi se pose finalement dans les mêmes termes qu'au lycée : que faire, à présent ? Dans quoi se spécialiser ? Je me dis, avec Antonio Machado, que « *le chemin se construit en marchant* » : d'ici un an, le champ des possibles se sera certainement rétréci, en fonction des rencontres, et des études, notamment, que j'aurai faites. »

LC : Quels conseils donnerais-tu aux lycéens ?

« *Tout est possible à qui rêve, ose, travaille et n'abandonne jamais* » (Xavier Dolan). Tout est dit... »

Merci Evan pour ce riche entretien accordé au journal. Essaie de nous donner de tes nouvelles de temps en temps. Bon courage pour la suite et à bientôt.

***Pour se procurer « Récits nosthélifiques, Pour une géographie intérieure » d'Evan Grégoire-Izard, c'est ici ou sur le site des éditions Edilive : www.edilivre.com.**

Dans la peau d'un schizophrène, comprendre et aider

La schizophrénie, qu'est-ce que c'est ? Les différentes représentations que nous nous faisons de la schizophrénie par l'intermédiaire des médias notamment (télévision, cinéma, etc..) sont très souvent erronées. Nous allons essayer de comprendre ce qu'est vraiment cette maladie et comment aider les personnes qui en souffrent.

La schizophrénie est une maladie mentale qui affecte la pensée, les sentiments, les émotions, les perceptions et les comportements des personnes qui en sont atteintes. L'intelligence proprement dite de la personne n'est pas touchée pourtant la schizophrénie occasionne des troubles de l'attention, de la mémoire, de l'apprentissage et du traitement des informations. Ces troubles apparaissent dès le début de la maladie. Une personne atteinte de schizophrénie va avoir du mal à établir un contact avec le monde extérieur. Elle va être prisonnière de sa maladie et va donc avoir tendance à se renfermer sur elle-même.

Une maladie qui se déclenche chez des personnes assez jeunes

Bien qu'à l'échelle mondiale, seulement 1% de la population est touchée par cette maladie, ce n'est pas une maladie rare. Elle survient la plupart du temps chez les jeunes à la fin de l'adolescence ou au début de la vie adulte.

La schizophrénie peut être sévère et persistante. Elle se manifeste par des phases aiguës de psychose, suivies de divers symptômes. La maladie peut être progressive ou apparaître soudainement.

La schizophrénie est reconnue comme étant la maladie mentale la plus gênante chez les jeunes. Elle touche autant les garçons que les filles sans distinction de couleurs, de cultures, de croyances ou de niveaux socio-économiques.

La schizophrénie n'est pas un dédoublement de la personnalité, la marque d'une faiblesse de caractère, causée par des parents irresponsables ni même la conséquence d'une expérience traumatisante. En effet, « *la schizophrénie se caractérise par la transformation profonde et progressive de la personnalité qui cesse de construire son monde en communication avec autrui pour se perdre dans un chaos imaginaire* » (Psychiatrie de l'adulte sous la direction de T.LEMPERIERE ET A. FELINE, édité en 1980).

les.cris.overblog.com

Inscrivez-vous

pour suivre l'actualité du blog

Les émotions et les sensations ressenties par une personne atteinte de schizophrénie

La maladie se signale par trois syndromes : un syndrome de dissociation, un syndrome délirant et un syndrome de repli.

La personne atteinte de schizophrénie se retrouve à affronter seule la maladie car il peut être difficile pour l'entourage de concevoir la souffrance si elle n'est pas physique. Un malade a besoin de soutien, de tolérance et de l'appui de ses proches afin de combattre les différents symptômes qui peuvent être plus ou moins «négatifs».

La souffrance intense que ressent un malade ne peut être comprise par les personnes extérieures. L'enfermement, la solitude, la fatigue, tout cela intervient sur la santé physique de l'individu. On ne peut pas vraiment décrire la souffrance ressentie mais au travers de cette [vidéo](#) réalisée par un groupe de médecins qui traite de malades atteints de schizophrénie, on peut saisir une infime partie de la douleur des malades et de ce qu'ils vivent au quotidien.

La difficulté relationnelle croissante qu'a un malade peut rendre compliqué la consultation d'un spécialiste. Il est alors primordial d'essayer de faciliter un contact malade/médecin afin qu'il soit pris en charge le plus rapidement possible.

Comme pour toutes les maladies, la présence d'êtres proches et aimés est le premier facteur de la guérison. L'entourage doit pouvoir être là afin d'aider le malade à affronter tout cela, et surtout le soutenir.

Quelle est la place de la schizophrénie dans la culture populaire ?

Les individus atteints de schizophrénie sont très représentés dans la culture populaire, et surtout au cinéma. Que cela soit en tant que fantôme, comme au travers du personnage principal du film **Fight Club** (de David Fincher, sorti en 1999) ou au travers du Joker dans **Dark Night** de Christopher Nolan (2008), ou plutôt comme une personne dangereuse, comme au travers du personnage de Jack Torrance dans **Shining** de Stanley Kubrick (sorti en 1980) ou Norman Bates dans **Psychose** dans le film Alfred Hitchcock réalisé en 1960, cela reste toujours une personne marginale qui se nuit à lui-même ou à son entourage. La réalité de la situation des schizophrènes s'éloigne bien souvent de celle décrite pourtant par la fiction.

Sandrine F., Clémentine F.

Istanbul, c'est Byzance (et Constantinople) !

Ces trois noms successifs sont le témoignage du passé prestigieux de cette ville et des civilisations successives qu'elle a connues. La position stratégique de la ville, la seule à cheval sur deux continents, l'Europe et l'Asie, explique le fait qu'elle ait été âprement convoitée au cours des siècles (photo ci-dessous).



C'est Byzance, c'est super, c'est le grand luxe !

Byzance est restée dans les esprits comme un symbole de richesse, d'opulence. L'expression « c'est Byzance » semble avoir été popularisée une fois employée dans une pièce de théâtre dans laquelle un personnage disait : « *Quel luxe ! Quel stupre ! Mais c'est Byzance !* »

Byzance est une cité dont la réputation de richesse a dépassé les limites de la ville. Elle aurait été fondée vers 600 avant J.C par les Grecs de Mégare qui en font un port actif située sur le détroit du Bosphore et la mer de Marmara. De là vient sans doute son image de ville riche et luxueuse.

Elle prend le nom de Constantinople en 330 après J.C. lorsque Constantin Ier, l'empereur romain, décide d'en faire la capitale de l'Empire romain (Constantinopolis en grec ou « la ville de Constantin » = Constantinople).

En 1453, elle est prise et occupée par les Turcs Ottomans et prend, beaucoup plus tard, le nom d'Istanbul en 1930.

De Byzance à Constantinople

Constantinople, ancienne capitale de l'Empire romain d'Orient appelé Empire byzantin (330-1453), nous laisse des traces avec cette basilique connue, Sainte-Sophie (ou « Sainte Sagesse » en grec. La première basilique de Constantinople a été construite par l'empereur Constantin I^{er} en 325. Elle a été reconstruite en plus grand par l'empereur Justinien (527-565). Elle a servi de basilique pendant 916 ans et est considérée maintenant comme la 8^{ème} merveille du monde avec ses 7540 m² de superficie.



Elle se place à la 4^{ème} place des plus grands « monuments chrétiens » bien qu'elle ait été transformée en mosquée au XV^{ème} siècle après la conquête de Constantinople par les Ottomans en 1453. Il y eut par exemple l'ajout de 4 minarets (photo ci-dessus).

De Constantinople à Istanbul

Après la prise de Constantinople, cette dernière va s'appeler Istanbul. Elle devient la capitale administrative et religieuse de l'Empire ottoman avec l'installation du calife (Mehmet II) dans le palais de Topkapi. Il y a plusieurs constructions de mosquées et d'écoles coraniques dans la ville. Par exemple la « Mosquée bleue » (ou Sultanahmet Camii) construite sur le modèle de la basilique Sainte Sophie (notamment sa coupole) est aujourd'hui est une des plus belles et plus célèbres mosquées d'Istanbul (photo ci-dessous).



Istanbul est aujourd'hui la principale ville de la République de Turquie proclamée en 1923 (la capitale étant Ankara). La « basilique-mosquée » Sainte-Sophie a été transformée en musée depuis 1934. Le riche patrimoine de la ville, avec son passé grec, romain et ottoman, le fait qu'elle soit à cheval sur l'Europe et l'Asie, en font une ville très visitée.

Clémence A., Imân S.

SOS Femmes battues

Les femmes battues sont victimes de violences conjugales c'est-à-dire des violences exercées dans un couple par l'un des conjoints sur l'autre. Ces violences peuvent être multiples, il peut s'agir de viols, de menaces verbales allant jusqu'aux violences physiques parfois même graves.

Une violence qui touche toutes les sociétés

Une étude menée par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) basée sur des enquêtes dans 10 pays différents, démontre que sur à peu près 25 000 femmes interrogées, il y a entre 15% et 70% d'entre elles qui subissent des violences conjugales.

Sur le continent africain, plus précisément en Éthiopie, 71% des femmes subissent des violences en tous genres dont 35% sont des violences physiques graves.

Au Brésil, en milieu rural, le pourcentage de femmes violentées est de 37% dont 15% atteintes gravement. En milieu urbain, le pourcentage est de 29% dont 9% sont des femmes violemment touchées (voir [Les Cris n°13 : Le « féminicide » au Brésil, une question nationale](#)).

Aux États-Unis, ce sont plus d'un tiers des femmes qui sont touchées par des violences conjugales, elles représentent 35,6% soit environ 42,4 millions de femmes battues pour ce seul pays.

Au Japon, le pourcentage est plus faible, il est de 15% et de 4% pour les violences physiquement graves.

Une femme meurt tous les trois jours en France

En France, pour l'année 2008, les violences conjugales se chiffrent à 85 000 faits constatés d'après l'OND (Organisation Nationale de la Délinquance) et les violences conjugales ont causé en 2014 la mort de 143 femmes soit le décès d'une femme tous les trois jours en moyenne sous les coups de son conjoint, mari ou ex-conjoint.

En France, il existe des organisations luttant contre ce phénomène comme la FNSF. La FNSF c'est-à-dire la Fédération Nationale de Solidarité pour les Femmes est une organisation qui existe depuis les années 1970 et qui est avant tout un réseau national d'associations de lutte contre les violences faites aux femmes.

Faire reconnaître la violence faite aux femmes comme un phénomène de société

En 2015, cette organisation compte 64 associations membres qui suivent chaque année plus de 30 000 situations de femmes victimes de violences conjugales. Les missions de la FNSF consistent à faire reconnaître les violences faites aux femmes comme un phénomène de société.

Il existe également le 39.19, un numéro pour les femmes violentées. Il s'agit d'un numéro national de référence géré par la FNSF qui permet d'obtenir une écoute et pouvoir être informé puis conseillé sur les démarches à suivre en cas de violence. C'est un service ouvert 7 jours/7 même durant les jours fériés. De plus, des foyers d'accueil sont à la disposition de ces femmes violentées le temps qu'elles se refassent psychologiquement et qu'elles réapprennent à vivre autrement, sans la peur et les coups.

Camille D.

Pour participer à la saison 5 :
journal.lescris@gmail.com

Les Cris, Bimestriel édité par Nomis Editions pour Midi et 2 Production

S.A. au capital humain

Directrice de la publication : Mme Aguiléra, Provisseure

Directeur de la rédaction : M. Gautier

Siège social : Lycée Jean Vilar, Villeneuve-Lès-Avignon

1^{er} tirage : 200 exemplaires (pdf à télécharger sur <http://jeanvilar.net/>)

Prix : gratuit (offert par le lycée Jean Vilar)

Reproduction interdite de tous articles sauf accord avec l'administration.

Les photos publiées dans ce numéro sont libres de droits (domaine public) ou sous licence Creative Commons ©©

Ne pas jeter sur la voie publique

Ont cont ribué à la rédaction du numéro : Camille D., Imân S. Clémence A., Laetitia K., Juliet te B., Célia P., Sandrine F., Clémentine F.

Avec le soutien d'Alexandra, Anaïs, Mal laury, Lamiae, Majda, Jean ne, Sonia, Charlot te.

Il lu s t ration : Léo C.

Photos du concer t : n ot re envoyée spéciale LB.

Blog : lescris.over-blog.com

Laissez vos commentaires et inscrivez-vous pour recevoir les articles publiés dans votre boîte mail.

Contact : journal.lescris@gmail.com

Prochain numéro : rentrée 2016